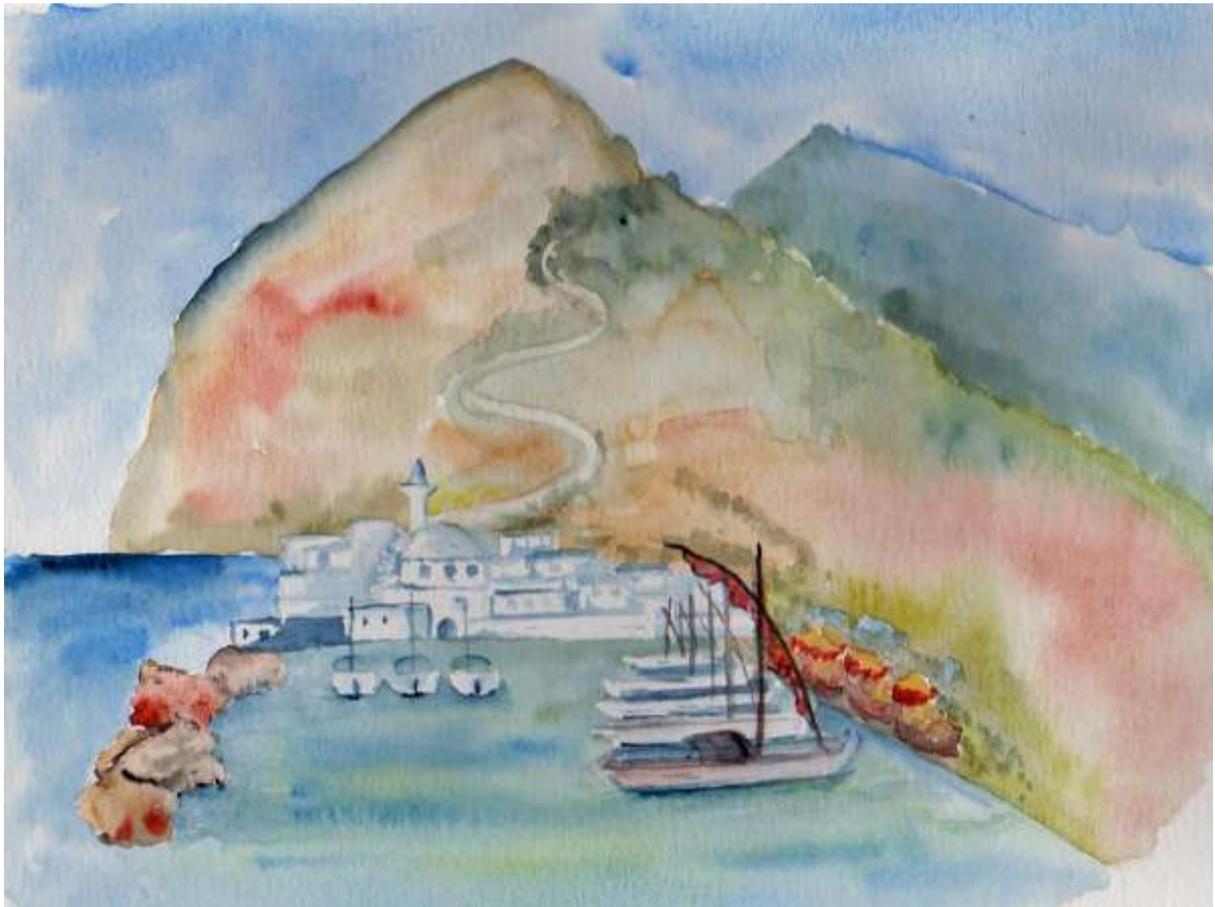


Ali Baba, le pêcheur d'éponges

Vous connaissez sûrement Ali Baba, celui des quarante voleurs. Mais je parie que vous n'avez jamais entendu parler de Bozborun, le petit port turc où naquit le véritable Ali Baba, celui dont je vais vous raconter l'histoire.

A l'époque de la naissance d'Ali, le village de Bozborun n'était qu'une bourgade de pêcheurs d'éponges. Au pied d'une haute montagne aride quelques maisons blanchies à la chaux entouraient une mosquée au fier minaret et, tout autour du bassin du port étaient alignées les barques pointues des pêcheurs. Aucune route n'y menait. Les commerçants ambulants venant de la ville voisine devaient peiner des jours entiers dans les chemins escarpés avec leur mule exténuée par la charge. Une fois par semaine, la goélette de Mustafa le marchand entrait dans le port pour charger les grands sacs remplis d'éponges par les pêcheurs, et fournir aux habitants les produits qu'ils avaient commandés.

Ali vivait dans une cabane au bord de l'eau avec ses parents et ses trois sœurs. Le père était plongeur comme la plupart des hommes de Bozborun, et la mère cultivait quelques légumes dans un petit lopin derrière la maison.



Dès qu'il eut huit ans, Ali partit pêcher l'éponge avec son père et son oncle sur la barque familiale.

Il apprit comment descendre de plus en plus profond dans le bleu de la mer, entraîné vers le fond par une grosse pierre (à l'époque, les pêcheurs n'avaient ni masque ni palmes et encore moins de bouteilles d'oxygène). Il devait ensuite attacher autour de sa taille le cordage que l'oncle Hassan avait fait descendre depuis le bateau. Ainsi il ne craignait pas de se perdre s'il s'éloignait, pris par l'excitation de la pêche.



Il devait ensuite remplir son sac le plus vite possible tant qu'il lui restait un souffle d'air dans les poumons, puis remonter à la surface, suffoquant mais content de sa récolte. Dès qu'il avait repris sa respiration il replongeait. À l'âge de douze ans, il était devenu le meilleur plongeur du village.



C'est un peu plus tard, il devait avoir quatorze ans, que se situe le premier tournant de sa vie. Il s'était embarqué avec son père et son oncle au petit matin. La mer était comme un grand bol d'huile gris-bleu. L'oncle Hassan avait annoncé :

- Les éponges sont trop rares maintenant par ici, nous allons ramer vers le large, je connais un endroit où elles sont magnifiques, par dix mètres de fond.

Vers midi, l'oncle avait aperçu à l'horizon une bande bleu-marine qui s'était rapidement striée de blanc. Le Meltem¹, ce vent si redouté des marins turcs ou grecs, se levait. Ali et son père étaient au fond. Hassan tira sur la corde qui liait l'embarcation aux plongeurs, mais la récolte était bonne et ils ignorèrent ses appels. Lorsqu'ils remontèrent sur la petite barque, une forte houle la malmenait en tous sens.

- Faites vite, intima l'oncle, le vent monte. Si nous traînons nous ne pourrions pas regagner le port.

Les hommes attrapèrent chacun une rame et tentèrent de lutter contre le vent pour gagner un abri. Ali relayait l'un puis l'autre, mais malgré les efforts des trois marins, le canote s'éloignait vers le large. Le vent continuait de forcer, des montagnes d'eau noire striée de blanc s'effondraient sur la petite embarcation dans un grand bouillonnement. Finalement, une grosse déferlante roula le bateau qui rendit à la mer les deux adultes et la récolte d'éponges. Le garçon vit

¹ Vent violent qui ressemble au Mistral et souffle en Mer Egée

s'éloigner les têtes de son père et de son oncle dans les vagues écumantes. Lui seul réussit à s'accrocher au mât. Puis il se coucha au fond de l'embarcation. La vague suivante arracha la mâture et emporta les rames.



Ali ne pouvant manœuvrer dériva, brûlé par le soleil et le sel, jusqu'à une petite baie, au pied de la citadelle antique de Loryma. Il nagea jusqu'au rivage avec l'énergie du désespoir et perdit connaissance. Ce n'est que le matin suivant qu'Amina, une jeune fille qui gardait ses chèvres dans les ruines, découvrit le rescapé endormi sur la plage. La barque avait disparu.



La perte de son père et de son oncle fut une douloureuse épreuve pour Ali, mais heureusement, Amina avait fait son entrée dans sa vie. Ils se marièrent dès qu'Ali eût dix-huit ans. Ils s'installèrent à Bozborun et Ali continua de plonger pour le compte de divers pêcheurs pendant quelques années. Deux filles naquirent, cheveux sombres et yeux couleur d'eau claire. Ali et Amina auraient pu être heureux. Mais les éponges se faisaient rares et se vendaient mal. Les gens des villes préféraient ces éponges rêches fabriquées en usine à la douce caresse de l'éponge naturelle. Mustafa, le grossiste, cessa de venir avec la goélette. Ali n'avait plus de quoi nourrir sa famille. Le désespoir le gagnait.

Mais, heureusement, la vie changeait à Bozborun. Le gouvernement fit construire une route goudronnée qui amena d'abord quelques touristes turcs, puis des groupes d'étrangers aux poches pleines de billets. Ali participa aux travaux, puis se fit embaucher comme, le croirez-vous ? plongeur ! Mais cette fois plongeur de restaurant, passant ses journées derrière l'évier à récurer plats et casseroles. C'est Osman, le propriétaire du restaurant du port, qui l'avait embauché. Elles étaient loin, ses plongées dans le grand bleu ! Tandis qu'il travaillait dans la vapeur brûlante des cuisines le patron trônait en terrasse, accueillant les clients de son vaste sourire tout en or.

- Come, come, have a nice dinner at Osman Place !



-

Et les touristes s'installaient sous la treille pour déguster une daurade grillée.

Depuis que les affaires étaient devenues prospères Osman se rendait chaque année chez le meilleur dentiste de la ville voisine pour faire couronner d'or quelques dents de devant. L'éclat de son sourire était la preuve de sa réussite.

Tout en récurant les plats pour le compte de son patron, Ali avait le temps de rêver. Il s'imaginait lui-même à la terrasse de son propre restaurant. La citadelle antique de Loryma attirait de plus en plus de plaisanciers, pourquoi ne pas leur offrir un ponton pour s'amarrer et un bon dîner turc, près de l'éperon rocheux qui l'avait abrité de la tempête ? Juste dans l'anse aux eaux cristallines où Amina l'avait découvert bien des années plus tôt, un petit terre-plein serait idéal pour implanter une construction. Peu à peu il amassait quelques économies. Il put envoyer ses filles à l'école, et quand l'aînée épousa Kadir, le pêcheur, il pensa qu'il pourrait réaliser son rêve.

À cette époque, il avait cinquante ans passés, les cheveux poivre et sel et une imposante moustache blanche dont il étirait les extrémités, ce qui, pensait-il, lui donnait l'air respectable. Quand il eut son premier petit fils, tout le monde l'appela Ali Baba².

Dès que l'hiver laissa place à des journées plus douces, Ali Baba et Kadir transportèrent des pieux sur la barque du pêcheur, pour construire un ponton. Ali Baba plongeait pour fixer les troncs dans le

² En Turquie les grands-pères s'appellent « baba »

sable du fond et relier les pieux les uns aux autres. Tout un édifice sous-marin fut ainsi construit.



Chaque soir, Ali Baba et Kadir admiraient l'avancée des travaux en dégustant un verre de raki³ sur le lieu futur de leur restaurant.

- Un peu juste, peut-être, objectait Kadir.

Après le cinquième verre de raki, les yeux d'Ali Baba s'embuaient de larmes en s'imaginant assis sur sa terrasse, recevant les plus belles femmes du monde, débarquées de bateaux de rêve.

Au début de juin, on put enfin inaugurer le restaurant. La cabane vernie avait fière allure sur son rocher. Kadir avait peint en grosses lettres l'inscription « ALI BABA RESTAURANT » qui faisait la fierté de son beau-père. Toute la famille était venue en barque et Osman au

³ Alcool turc

sourire d'or avait amarré sa goélette vernie, remplie de tous les amis de Bozborun, au ponton d'Ali Baba. Ce fut un jour mémorable.



Puis vint l'attente des clients. Dès qu'un bateau pénétrait dans la crique, Ali Baba se précipitait sur le ponton en faisant de grands moulinets avec les bras. Mais, bien souvent, le plaisancier mouillait son ancre plus loin et se contentait de visiter la citadelle sans jeter même un regard au restaurant d'Ali Baba. Celui-ci imagina alors de prolonger sa terrasse jusqu'au sentier qui menait aux ruines, afin de contrôler les passages. Cela lui rapporta quelques clients pour une bière ou un café turc, mais rien de plus. Heureusement, vint le temps

des grands vents d'été. Quand le meltem soufflait, aucune ancre ne tenait bien longtemps dans la petite baie. Après quelques essais infructueux, les capitaines des voiliers étaient contents de s'amarrer au ponton d'Ali Baba et de profiter de son aide lorsqu'il se précipitait pour attraper les cordages. Ensuite les équipages se sentaient tenus de passer la soirée au restaurant.

Assis à une table de la terrasse ombragée, Ali Baba était le plus heureux des hommes. Bien que ne connaissant que le Turc, il menait avec ses invités étrangers une conversation animée illustrée de grands gestes. De temps à autre, il levait son verre de raki à la santé d'une belle visiteuse avec un énorme éclat de rire. Il réalisait enfin son rêve, et dans sa bouche, je suis presque sûre qu'il sentait ses dents se changer en or.

